

## UNE LEGENDE INDIENNE.

Acculées dans les prairies de l'ouest, où abondent encore les troupeaux de bisons et d'élans, les tribus sauvages qui vivent de la chasse ne se résignent pas à voir ces vastes solitudes traversées par les caravanes qui se rendent chez les Mormons ou en Californie. Les rares stations, séparées par des centaines de milles, sont journellement pillées par les Indiens, qui, après avoir fait main basse sur les provisions, égorgent les gardiens, ou ne leur font grâce de la vie que pour les revenir pressurer. De là un odieux système de représailles, car le pionnier de l'ouest est tout aussi féroce et tout aussi peu scrupuleux que son ennemi. La race déchue, qui doit disparaître devant l'âpre ténacité de l'Anglo-Saxon, lui a légué beaucoup de ses vices et peu de ses vertus. Et cependant ces peuplades avaient primitivement des notions d'honneur, le respect de la parole jurée; elles étaient hospitalières, respectaient la vieillesse. La vie de l'Indien peau-rouge avait sa poésie, agreste comme les sites qu'il habitait, mais empreinte aussi d'aspirations vers l'idéal et l'invisible. La forêt vierge, les plaines ondulées où il chassait, les rivières qu'il remontait dans son canot d'écorce, se peuplaient pour lui de myriades d'esprits. Les esprits frappeurs, le spiritisme, qui compte tant d'adeptes en Amérique, d'où il nous est venu, n'a peut-être pas d'autre origine. Au milieu de cette exubérante nature, dont il se croyait roi, l'Indien était sans cesse en contact avec les mystères de la création. Chaque arbre, chaque fenille, chaque pierre, avait un sens, une voix.

Dans ses traditions, comme dans celles des peuples enfants, l'imagination jouait le premier rôle.

La lutte et ses conséquences agressives ont étouffé beaucoup de ces tendances poétiques. Quelques-unes survivent dans la mémoire des anciens. Nous en citerons pour exemple la légende de Miune-Haha (l'Eau-qui-Rit).

Un jeune chasseur devint épris d'une belle fille et désira l'épouser. Courageux à la guerre, rapide à la course, il était l'orgueil de sa tribu. Sa demande fut accueillie par le père. Le jour du mariage, la fiancée mourut. Les femmes ouvrirent une tranchée dans la terre, y déposèrent le corps enveloppé d'un fin tissu d'écorce, et gémirent et pleurèrent. Mais le chasseur ne voulut pas délaisser sa bien-aimée. Son arc resta détendu dans son wigwam, sa massue gisait inerte sur le sol, car son cœur était enseveli dans la fosse de la forêt, ses oreilles ne soulevaient plus aux appels de la guerre et de la chasse. Il n'avait qu'une joie au monde : assis près du tertre sous lequel dormait sa fiancée perdue, il la suivait en pensée dans la terre des Esprits. Enfant, il avait ouï dire aux vieillards de la tribu qu'après la mort, les âmes vont aux îles Bénies, situées bien loin dans le sud, où brille le soleil, où s'étend un lac placide, sous un ciel bleu et sans nuages. Un jour qu'il était couché sur la terre froide, qu'au-dessus de sa tête les arbres étaient couverts de neige, la pensée lui vint d'aller à la recherche de l'île où habitait l'âme de sa bien-aimée. Tournant sa face vers le midi, il commença son voyage à travers des lacs, des collines, des vallées, qui ressemblaient à son pays natal. Mais peu à peu les arbres se montrèrent moins chargés de

neige, la terre devint plus verte; puis il vit des bourgeons et des fleurs dans les prés, il entendit gazouiller dans les buissons. Un sentier s'ouvrait à travers bois : il le suivit jusqu'à une montagne; sur la cime était une hutte indienne. Un vieillard à cheveux blancs, au visage pâle, aux yeux de feu, vêtu de peaux de bêtes fauves, se tenait debout sur le seuil. Il l'accueillit avec un triste sourire. Le chasseur commençait à lui raconter son histoire.

— Paix ! dit le vieillard, je t'attendais : je me suis levé pour te souhaiter la bienvenue. Celle que tu cherches a passé par ici. Elle s'est reposée, puis elle est repartie. Entre dans ma hutte.

Quand le chasseur eut mangé et dormi, le vieillard le mena dehors :

— Tu vois ce golfe et la plaine qui s'étend au delà, c'est la terre des âmes. Tu es maintenant sur ses confins. Ma hutte en marque l'entrée. Les âmes seules peuvent franchir ces limites. Dépose ton arc et tes flèches; laisse ici ton corps et ton chien. Maintenant passe dans la terre des Esprits.

Le jeune homme bondit comme un oiseau qui prend l'essor. Les lacs, les forêts, les monts, sont les mêmes; mais il les voit avec d'autres yeux, et le contact en est étrange. La nature semble lumineuse et voix. L'air est plus doux, le ciel plus brillant, la pelouse plus verte que ne peuvent les percevoir des yeux mortels. Des oiseaux chantaient pour lui du haut des arbres, et les animaux folâtraient en le frôlant. Aucune créature n'avait peur de lui, car il n'y a jamais eu de sang réjandu dans la terre des Esprits. Il avançait sans effort, glissant plutôt qu'il ne marchait, passant au travers des arbres et des rochers comme un homme de chair passerait à travers un brouillard ou un nuage de fumée. Enfin, il arriva au bord d'un lac vaste et brillant. Au milieu s'élevait une île belle à voir. Proche du rivage était un canot de pierre blanche dont les rames semblaient attendre sa main. Il entra dans le bateau et repoussa la rive. Alors il eut conscience, comme en un rêve, qu'à côté de lui était un autre canot blanc où était assise sa fiancée, belle et pâle comme il l'avait vue pour la dernière fois. Quand il s'éloigna du rivage, elle s'en éloigna aussi, leurs rames frappant l'eau en cadence comme des cordes qui vibrent à l'unisson. Une tranquille joie inondait l'âme du chasseur pendant qu'ils se dirigeaient vers l'île; mais en regardant du côté de la terre, il fut saisi de frayeur pour sa bien-aimée. Une grande ligne blanche de brisants se déployait devant eux, et dans les profondeurs des eaux claires il distinguait les corps des noyés et les ossements des milliers d'hommes qui avaient péri sous l'assaut du ressac. Ses muscles étaient forts et son courage calme, il ne craignait rien pour lui-même; mais il tremblait pour elle, exposée à la fureur des lames dans cette frêle et brillante coquille. Cependant, quand ils poussèrent hardiment derrière les brisants, leurs canots fendirent l'eau comme l'air. Autour d'eux se pressaient les barques, chacune ayant pour fret une âme. Quelques-unes étaient en grande détresse; d'autres, naufragées et perdues. Celles qui portaient des enfants glissaient vers l'heureuse patrie comme des oiseaux; celles qui contenaient des